

À l'ombre d'un grand acteur. Souvenirs d'un amateur sur les Théâtres et Gregor Perko (1992-1995)

Tone Smolej

Ma première rencontre avec le théâtre français étudiant date de la quatrième année du lycée Poljane, alors que j'assistais à la représentation de *Dom Juan* de Molière, avec Primož Vitez dans le rôle-titre et Boštjan Zupančič en Sagnarelle. À leurs côtés, jouait une pléiade d'étudiants et d'étudiantes très talentueuse. À la fin du spectacle, Andrej Capuder [professeur de littérature française] alors ministre de la Culture issu du parti Demos, tint un discours encourageant et enthousiaste. Je ne suis pas sûr d'avoir pris la décision d'étudier le français ce soir-là mais ce qui est certain, c'est que cette pièce magnifique, qui représente sans aucun doute l'apothéose du théâtre français étudiant, influença légèrement ma décision, somme toute, pas si difficile à prendre. À la fin des années quatre-vingt du siècle dernier, nous connaissions, au lycée Poljane, les prémices du théâtre en langue française. À l'occasion du bicentenaire de la Révolution française, notre professeure, Jasna Neubauer, prépara une cérémonie de commémoration durant laquelle nous récitâmes, coiffés de bonnets phrygiens, de nombreux chants révolutionnaires et entonnâmes des

ritournelles commémorant la chute de la fameuse Bastille. Puis, avec le lecteur René Arellano, nous montâmes une saynète dans laquelle je jouai un prêtre, et Gregor Repovž, l'actuel rédacteur en chef de *Mladina*, fut mon enfant de chœur. Lors de la première à laquelle il assistait, Vladimir Pogačnik [professeur de linguistique française au département d'études romanes] avait critiqué ma prononciation, mais pas mon interprétation.

Après la guerre d'Indépendance et les examens d'admission de français, je me retrouvai à un séminaire d'études françaises où je fis la connaissance de Gregor Perko, qui venait de terminer ses études secondaires au lycée de Bežigrad et avait presque passé sous silence son engagement dans le théâtre amateur et l'insigne d'or de Linhart qui lui avait été décerné pour son rôle de Camille Chandebis dans *La Puce à l'oreille* de Feydeau. Vladimir Pogačnik nous enrôla alors tous les deux dans les rangs du théâtre français où l'on avait besoin de garçons, qui commençaient déjà à manquer aux études de français.

À la fin des années quatre-vingt, Roger Vitrac était un auteur dramatique très populaire chez nous. En 1989, Dušan Jovanović adapta sa pièce, *Victor ou les enfants au pouvoir*, dans laquelle se distingua Gojmir Lešnjak. Puis, fin 1991, avant même que la Slovénie indépendante ne soit reconnue par la France, il fut décidé que les Théâtres joueraient le texte original de Vitrac, mis en scène pour la première fois par l'illustre Antonin Artaud plus de soixante ans auparavant. Comme j'étais un bleu, me revint l'honneur du rôle-titre, mais cette tâche s'avéra bientôt trop lourde à porter, car ma prononciation du français n'était pas très brillante. Avec Nada Prodan, excellente étudiante de dernière année, nous nous échangeâmes habilement les rôles. Elle devint Victor, et moi Lili, la bonne, qui n'avait que quelques répliques. Le rôle n'était pas difficile et j'étais dans mes *grands* souliers, littéralement. Nous avons emprunté à Drama, pour des pieds d'homme, les souliers vernis féminins que porta le grand Cavazza dans la comédie de Dario Fo, *Gli imbianchini non hanno ricordi* (Les peintres en bâtiment n'ont pas de souvenirs). Dans la pièce de Vitrac, comme on le sait, Victor, enfant précoce, découvre, le jour où il célèbre son neuvième anniversaire, que son père, Charles, trompe sa femme avec une amie de la famille dont le mari enrage. Et Gregor, aussi doué pour

apprendre de longs rôles que diligent, s'attela au rôle d'Antoine Magneau, le pauvre cocu. Victor ne cesse d'horripiler ce dernier avec ses questions sur Bazaine, lequel lui récite mécaniquement la définition du *Larousse*. Bien que notre mise en scène ne fût pas contemporaine, Vladimir Pogačnik demanda à Gregor de remplacer Bazaine par le général de Gaulle, plus célèbre. La récitation mécanique de la biographie militaire issue du *Larousse* demeura, mais le maréchal de France incompetent qui livra trop vite la ville de Metz aux Allemands pendant la guerre franco-prussienne et fut conséquemment condamné à mort, se vit remplacer par le héros incontesté de la Seconde Guerre mondiale. Si mes souvenirs sont bons, Andrej Capuder, qui félicita Gregor pour son jeu, fit remarquer à son collègue l'incongruité de cette substitution ; en effet, la pièce se déroule en 1909, époque à laquelle la grande bourgeoisie, encore affligée par la défaite militaire de 1870, cherchait un bouc émissaire.

Le conseil pédagogique de la chaire de français appréciait tellement le théâtre français d'avant-garde qu'il choisit, pour la saison suivante, *Ubu roi* de Jarry, pièce dans laquelle se distingua à nouveau notre as incontesté, Boštjan Zupančič, qui, si je me souviens bien, avait réussi l'examen d'entrée à l'Académie d'art dramatique de Ljubljana (AGRFT) quelques années plus tôt. Aux costumes, Andraž Matej Vogrinčič (qui n'habillait pas encore les maisons, à l'époque), à la mise en scène, Primož Vitez, alors maître-assistant et futur traducteur de Jarry pour la collection Kondor. Dans cette parodie amusante de Macbeth nous tenions, Gregor et moi, des rôles secondaires et, en tant qu'étudiants de littérature comparée à qui l'histoire du théâtre européen n'était pas étrangère, nous devions rédiger le programme, et cela en français. Notre premier texte, et sans doute l'unique écrit à quatre mains, vit le jour dans le salon de ma grand-mère, sur sa machine à écrire d'avant-guerre. Nous présentâmes Ubu comme un hédoniste rabelaisien qui, certes, aime le pouvoir mais a si peu du surhomme de Nietzsche. Nous avions dû être convaincants puisque nos deux noms furent cités dans la critique du quotidien *Delo* que présenta Vesna Marinčič, éminente journaliste qui couvrait, entre autres, le festival du film de Cannes chaque année. Elle se rappela la première représentation slovène de *Ubu* avec Marijan Hlastec et Majda Potokar sur la scène du Théâtre national

de Ljubljana, Drama, avant de conclure sa critique comme suit : « À chaque fois que les étudiants de langues romanes font un spectacle, c'est une fête. Ils donnent l'impression d'avoir le théâtre dans le sang, ou du moins la joie d'en faire. Depuis toujours. Dušan Jovanović aussi était étudiant en langues romanes – et il a joué *Le Bourgeois gentilhomme* – avant d'être metteur en scène et tout le reste. » Autre critique élogieuse, parue dans le quotidien *Dnevnik* et signée Bogdan Pogačnik, doyen du journalisme culturel slovène, qui, dans sa grande carrière, avait interviewé Ionesco et Robbe-Grillet. À la différence d'aujourd'hui où les journaux abordent rarement les spectacles marquants, *Ubu roi* reçut de la presse les plus beaux éloges. Après la première, le 23 avril 1993, le premier ambassadeur de la République française en Slovénie, Bernard Poncet, nous offrit une somptueuse réception. Faire partie de la troupe de théâtre français avait son importance. Bien qu'Evald Koren, notre professeur de littérature comparée, n'acceptât pas que nous manquions ses cours, il était très indulgent avec la bande de garçons qui, au lieu des cours de versification et de rhétorique, assistaient aux répétitions de la troupe de théâtre le jeudi soir.

Lorsque Primož Vitez obtint une bourse d'études à l'Université Stendhal de Grenoble en 1993/1994, c'est Agata Šega, membre de longue date de la troupe, qui le remplaça à la mise en scène. Nous brûlions de monter une comédie sans prétention et Gregor trouva alors à la bibliothèque du Centre culturel français une sélection des œuvres de Georges Feydeau. Tenant compte de la constitution de la troupe, il choisit un des premiers succès du vaudevilliste, *Tailleur pour dames*. Gregor incarnait le docteur Moulineaux, qui souhaite tromper sa femme avec Suzanne Aubain, épouse d'Anatole, qui trompe celle-ci avec Rosa, laquelle a rencontré le médecin au Quartier Latin et est l'épouse en fuite de Bassinet. C'est à ce médecin frivole qu'elle loue un petit entresol doté de matériel de couture, si bien que toutes celles et ceux qui s'y retrouvent pensent qu'il est tailleur pour dames. L'histoire se corse lorsque sa belle-mère, qu'interprétait la très talentueuse Mateja Petan, loue également l'endroit. J'avais obtenu le rôle de Anatole Aubain, Mojca Medvedšek, celui de ma femme, Suzanne, quant à Manica Janežič, qui venait de commencer sa carrière à la télévision, elle jouait Rosa, ma maîtresse. Nous avons emprunté les costumes

au Théâtre Drama, et je me sentais très bien dans ce smoking bleu marine, mais notre jeu manquait d'un *je ne sais quoi* malgré notre dévouement. Juste avant la première, Ljubljana reçut la visite de Joséphine Ferrari, lectrice légendaire auprès de qui s'étaient formées des générations d'étudiants de français, et, en quelques heures, avec des changements minimes, elle rendit le spectacle plus vif, ce que remarqua la critique, Vesna Marinčič : « Sur la scène de Drama où se joue actuellement *La Dame de chez Maxim*, trop de comédiens ne sont pas en grande forme physique et manquent de souplesse. Contrairement aux interprètes de *Tailleur pour dames* qui, en plus d'être jeunes et minces (ce pour quoi ils n'ont aucun mérite), maîtrisent la scène (ce à quoi rien ne les oblige). » Avec *Tailleur pour dames*, nous fûmes invités à l'Université Alpes-Adriatique de Klagenfurt, puis à Ptuj. À l'été 1994, nous allâmes également à Grenoble où nous accueillit la troupe de théâtre étudiant de l'époque. Gregor se vit récompenser d'un second insigne d'or de Linhart pour son rôle de Moulineaux.

Après s'être absenté un an pour ses études, Primož Vitez revint à l'automne 1994 avec un nouveau projet : *Le Balcon* de Jean Genet. La pièce se déroule dans un bordel que des piliers de l'État, un évêque, un général et un juge, fréquentent régulièrement. À l'extérieur, la révolution est en cours. Vitez incarnait le juge, Zupančič, le général, quant à moi, j'avais obtenu le rôle, scandaleux, de l'évêque. Nous jouâmes dans les costumes de la fameuse représentation donnée au théâtre Mladinsko gledališče en 1998. Je portais une mitre sur la tête et une soutane écarlate. Gregor interprétait le chef de la police mais son jeu ne me revient pas à l'esprit. Ce dont je me souviens toutefois, c'est qu'il avait dû apprendre le tango pour une scène. Quand je tombai malade d'une mononucléose, la première ne fut pas annulée pour autant ; c'est Tomaž Gubenšek, comédien professionnel, qui apprit le rôle de l'évêque en une nuit. Je suis encore très fier d'avoir joué en alternance avec celui qui deviendrait professeur et doyen de longue date de AGRFT. En juillet 1995, Gregor, Manica et moi-même obtînmes une bourse pour un cours d'été de français à Grenoble où se tenaient les Rencontres Théâtre et Jeunesse pour l'Europe. Nous jouâmes brillamment *Le Balcon* dans une église abandonnée de Grenoble. Lorsqu'en octobre 1995 nous fûmes invités à participer au programme de Borštnikovo

srečanje [*Festival de théâtre de Maribor*], mon interprétation de l'évêque fit les pages du journal *Večer* de Maribor puis, en novembre, nous nous rendîmes au festival international TEATAR&TD à Zagreb. Le dix novembre 1995 à vingt heures, je me produisis sur scène une dernière fois en tant que membre de la troupe de théâtre étudiant francophone. Le soir même, le consul slovène nous emmena à la gare, Gregor et moi, dans une Mercedes noire fendant le brouillard de Zagreb en guerre, nous prîmes le train pour rentrer à la maison et clore ainsi notre histoire de quatre ans passés au théâtre. Comme j'avais obtenu la bourse Herder, je devais me préparer intensément aux autres examens avant mon départ pour Vienne et je ne participai donc pas au nouveau projet de mettre en scène *Le Bourgeois gentilhomme*. Je n'ai jamais plus joué de ma vie, mais avant mon diplôme de fin d'études, en 1997, j'ai traduit *Tailleur pour dames* de Feydeau pour le théâtre Tone Čufar de Jesenice. J'ai tenté d'y façonner une langue bourgeoise qui ne m'était pas étrangère, en consacrant beaucoup de temps aux jeux de mots – comme la belle-mère un peu sottée de Molineaux associe Suzanne Aubain à un récit biblique, j'ai changé son nom de famille en Copelli pour évoquer le lien avec *Suzanne au bain* du Livre de Daniel.

Mon ami Gregor n'abandonna pas le théâtre et créa encore d'autres rôles dans sa ville natale de Notranje Gorice. Six ans plus tard, il rejoua le docteur Molineaux – avec sa compagne Barbara dans le rôle de Suzanne Copelli – dans ma traduction, ce dont je fus très fier à l'époque. Il ne commenta jamais ma version slovène et, tout perfectionniste qu'il était, il y avait probablement apporté quelques corrections. Nul doute qu'il aura été le seul comédien amateur capable de jouer Feydeau aussi bien en français qu'en slovène. En 2005, il monta *Ubu roi* de Jarry ; l'interprétation du père Ubu lui valut le prix spécial du Fonds public de la République slovène pour les activités culturelles.

Plus le temps passe, plus je me remémore cette expérience avec nostalgie. Bien que n'ayant aucune formation théâtrale, j'ai joué Vitrac, Jarry, Genet et Feydeau. Gregor et moi avons interprété le plus de scènes ensemble dans *Ubu roi* et *Tailleur pour dames*. Il était un compagnon de scène exigeant et pouvait se montrer critique, notamment à Ptuj quand j'avais joué Anatole trop

lentement après une nuit blanche. Mais lorsqu'à Koper j'ai oublié ma réplique, il connaissait le texte pour deux. Voilà ce qui compte le plus au théâtre !

Traduction : Anne-Cécile Lamy-Joswiak